MASTER
NEGATIVE
NO. 92-80818-13

MICROFILMED 1993

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES/NEW YORK

as part of the
"Foundations of Western Civilization Preservation Project"

Funded by the
NATIONAL ENDOWMENT FOR THE HUMANITIES

Reproductions may not be made without permission from
Columbia University Library

COPYRIGHT STATEMENT

The copyright law of the United States - Title 17, United States Code - concerns the making of photocopies or other reproductions of copyrighted material.

Under certain conditions specified in the law, libraries and archives are authorized to furnish a photocopy or other reproduction. One of these specified conditions is that the photocopy or other reproduction is not to be "used for any purpose other than private study, scholarship, or research." If a user makes a request for, or later uses, a photocopy or reproduction for purposes in excess of "fair use," that user may be liable for copyright infringement.

This institution reserves the right to refuse to accept a copy order if, in its judgement, fulfillment of the order would involve violation of the copyright law.

AUTHOR:

DACIER, B. J.

TITLE:

NOTICE HISTORIQUE SUR LA VIE ET LES...

PLACE:

PARIS

DATE:

1821

Master Negative #

92-80818-13

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES
PRESERVATION DEPARTMENT

BIBLIOGRAPHIC MICROFORM TARGET

Original Material as Filmed - Existing Bibliographic Record

945.01 Z
Dacier, [Bon Joseph, baron.. 1742-1833.
Notice historique sur la vie et les ouvrages de [A. L.] Millin ...
Paris 1821. Nar. 0.in 0. 25 p. 1 por.

No. 6 of a vol. of pamphlets.

86365

Restrictions on Use:

TECHNICAL MICROFORM DATA

FILM SIZE: 35mm REDUCTION RATIO: 11 X
IMAGE PLACEMENT: IA (IIA) IB IIB
DATE FILMED: 8-27-93 INITIALS EZ
FILMED BY: RESEARCH PUBLICATIONS, INC WOODBRIDGE, CT

AIIM

Association for Information and Image Management

1100 Wayne Avenue, Suite 1100
Silver Spring, Maryland 20910

301/587-8202

Centimeter

Inches

MANUFACTURED TO AIIM STANDARDS
BY APPLIED IMAGE, INC.

No. 5

Notice Historique

sur la vie et les ouvrages

DE Mr. MILLIN.

par Mr. Dacier.

1821

Lith. de G. Engelmann

NOTICE HISTORIQUE

SUR

M. MILLIN.

Louis Aubin Millin.

NOTICE HISTORIQUE

SUR

LA VIE ET LES OUVRAGES DE M. MILLIN,

PAR M. DACIER

Secrétaire perpétuel de l'Académie royale des Inscriptions et Belles-Lettres.

Séance publique du 27 juillet 1821.

PARIS.

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,

IMPRIMEUR DU ROI, DE L'INSTITUT ET DE LA MARINE,

RUE JACOB, N° 24.

1821.

NOTICE HISTORIQUE

SUR

LA VIE ET LES OUVRAGES

DE M. MILLIN.

Monsieur Millin (Aubin-Louis), moins connu sous ce nom, dans sa jeunesse, que sous celui de Grandmaison, naquit à Paris le 19 juillet 1759, d'une famille honorable qui, si l'on en croit quelques biographes de nos jours, serait originaire d'Italie, et aurait donné à l'église les cardinaux Jean-Baptiste et Jean-Garsias Millini, l'un dans le quinzième siècle, l'autre dans le dix-septième. Si la ressemblance de nom pouvait être regardée comme une preuve de consanguinité, ces biographes, qui paraissent mettre beaucoup de prix à l'ancienneté de l'origine, auraient pu faire remonter, comme l'a fait Platina l'historien des papes, celle de la famille Millin au *Melinus* dont parle Cicéron dans son discours pour Cluentius; et cette descendance d'ancêtres contemporains de l'orateur romain, conviendrait d'autant mieux à un homme qui a consacré presque toute sa vie

au culte de l'antiquité, qu'elle l'en ferait en quelque sorte le représentant.

M. Millin, après avoir achevé son cours d'humanités, entraîné par un désir ardent de s'instruire, qui était secondé par une grande facilité pour le travail, embrassa presque en même temps dans ses études la littérature et les sciences; il voulait n'être étranger à aucune des principales branches des connaissances humaines, et il employa un assez grand nombre d'années à acquérir une instruction qu'on pourrait appeler encyclopédique, mais qui perd nécessairement en profondeur ce qu'elle gagne en étendue, et qui, si elle atteint les limites de la science, ce qui est très-rare, ne peut jamais les reculer. Brûlant de parcourir la vaste carrière, ou plutôt les différentes carrières qu'il avait travaillé à s'ouvrir, M. Millin y débuta en traduisant de l'allemand et de l'anglais plusieurs morceaux de littérature et de philosophie, qu'il réunit en six volumes, et qu'il publia, en 1785, sous le titre de *Mélanges de littérature étrangère*. L'année suivante il fit paraitre une traduction Française de la *Comparaison de la langue Punique et de la langue Irlandaise*, composée en anglais par le colonel Vallancey : il fournit aussi à l'Abrégé des Transactions philosophiques de la Société royale de Londres, qu'on imprimait à Paris, les volumes relatifs aux arts et à l'antiquité. Mais bientôt entraîné par un de ses goûts, car il en avait plu-

sieurs qui paraissent l'avoir dominé presque simultanément pendant long-temps, et séduit par le succès qu'obtenaient dans le monde les ouvrages de Montucla et de Bailly, sorte d'inventaire raisonné de l'héritage de science légué par les générations éteintes à celles qui leur succèdent, genre d'ouvrage qui semble particulier à ces époques rares où l'esprit humain, comptant avec lui-même, mesure l'étendue de ses acquisitions, et, la trouvant trop resserrée, s'élance pour l'accroître vers de nouvelles conquêtes; M. Millin se proposa de faire, pour l'histoire naturelle, ce que faisaient Montucla pour les mathématiques et Bailly pour l'astronomie. Avec cette ardeur et cette volonté d'exécution qu'il mettait dans toutes ses entreprises, il se livra sans relâche à l'étude des différentes branches des sciences naturelles; il fit des collections de plantes et de minéraux; il lut les livres qui en traitaient; il écouta les leçons des plus célèbres professeurs, forma des liaisons avec quelques-uns des plus renommés; se montra l'un des premiers et des plus ardents partisans du système de Linné qui venait de recomposer la chaîne immense des êtres, dont une aveugle routine avait savamment séparé et dispersé les innombrables anneaux, et concourut à fonder à Paris la société Linnéenne qui contribua si puissamment à faire enfin prévaloir la doctrine du philosophe Suédois, simple et belle comme toutes les idées grandes et heureuses

qu'enfante le génie. C'est au désir d'exécuter le grand projet qu'avait conçu M. Millin, qu'on doit les divers écrits sur l'histoire naturelle qu'il a publiés jusqu'en 1790, époque où le plus ferme stoïcisme aurait à peine suffi pour retenir dans ses travaux habituels, un homme plus âgé, moins susceptible d'exaltation et moins répandu dans les sociétés que ne l'était M. Millin. Partageant l'enthousiasme presque général qu'avait excité le commencement de notre révolution, il la défendit, ou plutôt il la célébra en 1790; dès l'année suivante, la trouvant moins philantropique, son zèle se refroidit, et bientôt après, mécontent de la direction qu'elle prenait, il osa manifester des opinions contraires à celles du parti qui dominait et dont il désertait les bannières; devenu par là en butte à ce parti tout-puissant, et destiné à payer de sa tête sa courageuse opposition, il fut incarcéré au commencement de 1793. J'aurais peut-être passé sous silence cet événement de sa vie, qui lui fut commun avec un grand nombre de bons citoyens, si je ne devais ajouter qu'au milieu de ses dangers et de ses souffrances, honorables sans doute comme le sont toutes les persécutions, M. Millin livré à un avenir sans espérance, et voyant chaque jour enlever de ses côtés quelques compagnons de son infortune ou des amis qu'il chérissait, travaillait dans sa prison et s'occupait à composer un ouvrage, comme s'il avait été assuré de vivre et d'obtenir des bourreaux

de la France le temps de le terminer. Ces zélés protecteurs des sciences, qui avaient assassiné l'illustre Lavoisier, avaient proposé aussi des prix pour les meilleurs ouvrages élémentaires qui seraient présentés au concours. M. Millin, quoique privé de presque tous les secours nécessaires, entreprit de rédiger un traité concis d'histoire naturelle, et le fit parvenir, dans le délai prescrit, au jury qui devait le juger. « J'avais renoncé alors (dit-il dans « la préface de l'édition qu'il en a donnée) au « bonheur de sortir de ma prison.... mais j'y con- « servais l'orgueil de rendre du moins mes der- « niers moments utiles.... Je me flattais que les « jugements du jury devanceraient peut-être les ar- « rêts sanglants du tribunal... Je me berçais de l'idée « d'être couronné par l'un avant d'être immolé « par l'autre; et quand ses lenteurs eurent fait « évanouir cet espoir, celui d'obtenir, après ma « mort, un prix qui réveillerait sur moi quelques « regrets, me consolait encore. » Mais bientôt le tribunal et le jury furent dispersés; et M. Millin, rendu à la liberté, reproduisit son ouvrage qui, peu de temps après, fut couronné, imprimé et traduit en plusieurs langues étrangères. Malgré ce succès, M. Millin renonça dès lors presque entièrement à l'étude de l'histoire naturelle, et cet ouvrage est le dernier qu'il lui ait spécialement consacré. D'autres goûts, qui l'avaient déja dominé, l'entraînèrent de nouveau et furent fortifiés par le sentiment du devoir : nommé profes-

seur d'histoire aux Écoles centrales de Paris, l'étude des écrivains et des monuments de l'antiquité et du moyen âge, lui devenait plus nécessaire que celle de la botanique ou de la minéralogie, et il s'y livra de préférence et presque exclusivement. Cependant, comme pour marquer le passage de ses anciennes à ses nouvelles études, il tenta de reconnaître et de classer selon la méthode de Linné, les animaux et les plantes représentés sur les médailles Grecques et Romaines, et, à l'imitation de Bochart et de Celsius qui ont recueilli tout ce qui concerne l'histoire naturelle dans la Bible, de réunir en un corps de doctrine les notions minéralogiques éparses dans les poëmes d'Homère. Il n'y a sans doute aucune de ces notions qui puisse ajouter quelque chose aux connaissances actuelles; mais l'ouvrage d'Homère est aussi la bible, ou le livre par excellence du poëte et de l'historien; et d'ailleurs l'exposé de la minéralogie Homérique n'est pas aussi dépourvu d'intérêt que quelques personnes ont paru le croire, car la science du poëte est toute celle de son siècle, et ses chants sont seuls, pour l'histoire des sciences, la véritable encyclopédie des temps héroïques. Tous les règnes de la nature lui ont fourni le sujet de ses grands tableaux et de ses brillantes comparaisons : pour en bien apprécier la justesse et les rapports, il faut apprendre d'Homère lui-même comment il conaissait les êtres qui servent de signes ou d'emblêmes à sa pensée;

et son exactitude à cet égard étonne souvent l'esprit, autant que la grandeur des conceptions et des images, la pompe et la magique harmonie des vers flattent et exaltent l'imagination.

Les recherches scientifiques de M. Millin sur les médailles n'étaient pas non plus sans quelque utilité, puisque les plantes et les animaux figurés sur les types étaient les symboles des villes qui les faisaient frapper, et que ces symboles étaient tirés de leurs productions indigènes, de leurs fêtes ou de celles des divinités dont elles avaient plus particulièrement adopté le culte, et que le nom des villes était quelquefois le même que celui du symbole empreint comme type parlant sur leurs monnaies.

M. Millin s'occupait en même temps des antiquités de la France, malheureusement trop négligées depuis long-temps parmi nous, et sur lesquelles le gouvernement vient d'appeler l'intérêt et les lumières des hommes instruits de tous nos départements. M. Millin composa et réunit sous le titre d'*Antiquités nationales*, en 6 vol. in-folio, plus de 60 mémoires topographiques, dans lesquels il décrit les monuments de notre histoire et de nos arts, qui existaient dans la Normandie, la Picardie et la Flandre, et de la plupart desquels il ne reste aujourd'hui que les gravures publiées par M. Millin, avec une fidélité dont la destruction des monuments relève encore le mérite.

Ces travaux furent le prélude de travaux plus importants qu'il entreprit depuis qu'il eut été nommé, en 1794, conservateur du cabinet des médailles et antiques de la Bibliothèque dite alors Nationale. Successeur d'un des hommes qui ont le plus contribué à la gloire littéraire de la France à la fin du dernier siècle (de l'illustre abbé Barthélemy), et ne voulant pas laisser sans culture le noble héritage qu'il avait recueilli, il se livra tout entier, avec une ardeur qui ne s'est jamais refroidie, à ses nouvelles fonctions et à des études plus profondes. Loin de chercher à rétrécir le cercle de ses devoirs, il s'occupa de l'étendre; il aurait voulu rendre l'Archéologie populaire en France, comme elle l'est dans quelques autres contrées. Il lui consacra son temps, son esprit, ses facultés, en un mot tout lui-même, toute son existence; il s'identifia en quelque sorte avec elle, et plus heureux que les hommes qui ne peuvent être utiles que par leurs écrits à la science qu'ils cultivent, il la servit à-la-fois par ses discours, par ses ouvrages et surtout par son zèle. Jusqu'alors cette science, satisfaite des hommages de quelques savants et de quelques artistes, n'avait guère franchi le seuil du cabinet et de l'atelier; ses attributions étaient incertaines, son rang indécis, son nom même presque étranger à la plupart de nos oreilles. M. Millin, le premier parmi nous, lui voua un culte public, la célébra avec enthousiasme dans ses sociétés, dans les

salons, dans tous les lieux qu'il fréquentait; la produisit même dans les palais, et réussit à intéresser pour elle jusqu'à la frivolité du monde. Il se créa pour auxiliaire dans cette honorable mission, un journal justement estimé, qui fut, dans les premiers temps, le seul asyle ouvert aux muses dispersées par la tempête révolutionnaire, et qui a été depuis, et pendant 24 ans, le véritable *Magazin encyclopédique* de la France, surtout pour les sciences historiques.

Il appela encore à son aide tous les savants et les littérateurs français et étrangers qu'il croyait propres à contribuer à l'exécution de ses projets littéraires, par leurs travaux ou par leur influence : il les réunissait un jour de chaque semaine dans son cabinet qui ne tarda pas à devenir une riche et nombreuse bibliothèque, dans laquelle se trouvaient presque tous les ouvrages dignes de quelque estime qui paraissaient en France ou dans le pays étranger. C'est là que ces savants se communiquaient leurs lumières, s'éclairaient réciproquement et formaient entre eux des rapports qui tournaient tous au profit de la science. Ces réunions, qui réalisaient en quelque sorte cette république des lettres dont les citoyens existent dans tous les pays civilisés et qui n'a de point central que dans les livres, ont duré jusqu'aux derniers moments de M. Millin; et non content de propager par ces divers moyens le goût de l'Archéologie, il en donna des leçons

dans son cabinet où il ouvrit un cours gratuit qui attira un grand nombre d'auditeurs, et qui fut bientôt rendu public par la munificence du gouvernement.

Les nombreux écrits dont cet enseignement, nouveau et encore unique en France, a été l'occasion et le résultat, doivent être comptés parmi les services les plus essentiels qu'il ait rendus à la science de l'antiquité, quand même on y désirerait quelquefois une discussion plus approfondie et une critique plus sévère. Dans cette foule de productions sorties de la plume féconde de M. Millin, ses *Monuments antiques inédits*, publiés en deux volumes in-4°, conserveront toujours un rang honorable près du Recueil du comte de Caylus qui, par une exception assez rare, a obtenu plus de justice et de reconnaissance de ses contemporains que ne lui en accorde la postérité; près des œuvres de notre illustre Visconti dont les lettres et les arts regretteront long-temps la perte; près des écrits de ce Winckelmann, qui grandit et grandira chaque jour davantage dans l'estime des hommes, malgré l'envie qui cherche à y trouver des fautes et la critique qui les découvre. Les Monuments publiés par M. Millin ont ajouté des faits nouveaux et importants à l'histoire des mœurs, des usages, des arts et des institutions de l'antiquité; à ce mérite se joint celui d'une composition sage et bien ordonnée, et d'une érudition qui a toute

l'étendue et toute la profondeur qu'exigeait le genre de l'ouvrage.

La dissertation qui porte le titre d'*Orestéide*, ou description des monuments relatifs à l'histoire, ou, si l'on veut, à la fable d'Oreste, a cet intérêt particulier, qu'elle renferme le germe et offre le premier fruit d'une idée très-favorable à l'étude de la haute antiquité, puisqu'elle tendrait à faire réunir en un même recueil tous les monuments authentiques qui concernent chacun des personnages dont les noms sont parvenus, des temps fabuleux ou des temps héroïques, jusqu'à nous, et à composer ainsi, à l'instar de l'ancien cycle poétique, un corps de doctrine ou cycle mythique qui présenterait l'ensemble complet des traditions primitives, plus vagues et plus confuses encore sur les personnes que sur les choses, et serait à-la-fois notre manuel et notre guide pour pénétrer dans la connaissance des dogmes, des cultes, des arts et même, jusqu'à un certain point, de l'histoire des siècles antérieurs aux temps historiques.

M. Millin s'efforça encore de réaliser cette heureuse idée par sa *Galerie mythologique*, dans laquelle il a réuni un très-grand nombre de monuments de toute espèce, relatifs aux dieux et aux hommes des anciens temps et des anciennes croyances, et où, sans altérer le témoignage des faits ou des objets qu'ils représentent, il se borne à mettre le lecteur en état de bien comprendre

l'antiquité expliquant elle-même ses opinions et ses usages par les productions de son génie, et dans un livre dont toutes les pages sont tracées de sa propre main. Ce sont en effet ses statues, ses bas-reliefs, ses médailles, ses édifices publics et particuliers, ses pierres gravées, ses vases peints, qui le composent tout entier. Ceux-ci surtout, dont la beauté des formes et la perfection du travail offrent encore tant d'excellents modèles à nos artistes et tant de sujets nouveaux à nos archéologues, doivent occuper une place importante dans l'antiquité figurée, par l'époque où ils ont été exécutés, par la variété infinie et la singularité même des tableaux qui y sont peints et dont les sujets remontant au commencement du monde des Grecs ne descendent jamais au-dessous des Héraclides, et sur lesquels sont assez souvent inscrits en grec les noms des personnages représentés et celui de l'artiste. On a été dans l'incertitude sur l'origine de ces vases, leur patrie, leurs auteurs, l'époque de leur fabrication, jusqu'à ce que Winckelmann ait enseigné, contre l'opinion de très-savants antiquaires, qu'ils n'appartenaient pas exclusivement à l'Etrurie, et que les peintures dont ils sont ornés sont l'ouvrage des Grecs. L'opinion de Winckelmann s'est de plus en plus accréditée par un examen plus réfléchi des sujets qui y sont peints et qu'on a reconnus pour être presque tous grecs ainsi que les inscriptions dont ils sont accompagnés, et par la

découverte de plusieurs vases semblables dans des pays bien éloignés de ceux qu'habitèrent les Tyrrhéniens, à Athènes, à Mégare, à Mélos, en Aulide, et dans quelques autres contrées de la Grèce.

On peut être étonné de ce qu'aucun des écrivains de l'antiquité, sans en excepter Pline lui-même, ne nomme, parmi les artistes, aucun peintre de vases; mais leur silence sur ces monuments qu'elle avait tant multipliés, est suppléé par les monuments mêmes qui parlent à-la-fois aux yeux et à l'esprit, et n'empêche pas qu'on ne les compte au nombre des plus anciens et des plus curieux. Ils ont cela de remarquable, qu'ils forment comme une mythologie et une histoire héroïque particulière. On y trouve des personnages inconnus par-tout ailleurs, des scènes qui ne le sont pas moins parce qu'aucune tradition écrite, aucun caractère déterminé, n'en donne l'intelligence; mais on y trouve aussi, dans un grand nombre de tableaux variés à l'infini, la représentation des travaux d'Hercule et de Thésée, les malheurs d'Ilion, ceux des rois qui les causèrent, l'histoire particulière de quelques dieux, et sur-tout celle de Bacchus et de ses mystères, histoire qui nous révèle une partie des cérémonies pratiquées dans les initiations, les dogmes qu'on y enseignait, et le but de ces institutions tant respectées de l'antiquité.

C'est principalement sous ces rapports impor-

tants que M. Millin considère les vases peints dans la belle Collection qu'il en a publiée (1); il cherche, en érudit et en philosophe, à pénétrer le secret de ces antiques et vénérables pratiques; et loin de n'y voir, comme plusieurs modernes, qu'un merveilleux mesquin et de grossières jongleries, il paraît espérer que la science, modeste et lente comme la vérité sa compagne, y découvrira quelque jour l'œuvre d'une haute et prévoyante sagesse qui, n'osant révéler toutes à-la-fois à la faiblesse humaine les lois éternelles de l'ordre moral, soulevait par degrés le voile allégorique qui les cachait au vulgaire, montrait à ses adeptes dans chaque nouveau mystère une vérité nouvelle, et leur offrait enfin l'ensemble imposant de ces lois dans leur majestueuse et divine harmonie : comme un art salutaire accoutume peu à peu à l'éclat du soleil des yeux nouvellement ouverts à la lumière.

La composition de ces ouvrages d'une grande étendue semblait devoir absorber tous les instants de M. Millin; mais il savait en trouver encore pour le monde, auquel il ne renonça jamais et dont le mouvement et la variété le délassaient de ses travaux; pour ses cours relatifs à toutes les branches de l'archéologie, aux médailles, aux

(1) C'est à M. Dubois-Maisonneuve qu'on est redevable de l'exécution de ce magnifique recueil, qui forme 2 volumes in-folio.

pierres gravées, aux monuments de tous les genres; pour la composition des programmes qu'il publiait afin de préparer ses auditeurs à profiter de ses leçons, programmes qui, sous le titre d'*Introductions*, ont été, comme rudiments de ces études, imprimés plusieurs fois et traduits dans diverses langues.

Les monuments antiques, pour être bien appréciés, exigent la connaissance des arts qui les ont créés; c'est ce qui a donné lieu à l'ouvrage que M. Millin a publié sous le titre de *Dictionnaire des Beaux-Arts*, qui est jusqu'à ce jour le répertoire le moins incomplet que nous ayons pour leur histoire, leur pratique, leur langage, ainsi que pour les mœurs, les usages et les costumes de l'antiquité.

La seule indication des autres productions de M. Millin et des titres et distinctions littéraires qu'il avait réunis, occuperait ici trop de place; et d'ailleurs le catalogue des premières se trouve à la fin de plusieurs de celles qui sont publiées, et l'énumération des seconds, au frontispice de presque tous ses livres.

Après tant de travaux M. Millin était encore jeune; il avait assez fait déja pour sa renommée, mais beaucoup trop pour sa santé naturellement délicate et que ses veilles avaient sensiblement altérée. Pour la rétablir, il entreprit, par le conseil des gens de l'art, des voyages dont le plan embrassait une partie des pays méridionaux de la

France et le continent de l'Italie. Préparé par ses longues et différentes études, animé du désir d'acquérir de nouvelles connaissances, d'autant plus capable d'apprendre encore qu'il savait déja beaucoup, favorisé aussi par ses relations multipliées avec les hommes les plus instruits des contrées qu'il voulait parcourir, il ne pouvait manquer d'y faire une abondante récolte. Il commença ses courses savantes par la France, à laquelle il crut devoir consacrer ses premières recherches et offrir les prémices de leurs résultats. Il ne borna point ses investigations aux objets qui sont du domaine de l'Archéologie; il observa tout-à-la-fois les hommes et les monuments, l'agriculture, l'industrie et leurs innombrables productions; il trouva par-tout des richesses et des espérances, les arts en honneur, les sciences cultivées et leurs plus utiles applications favorisant la salubrité publique et améliorant les usages de la vie privée, les lettres éclairant le goût et le jugement; enfin dans quelques cantons, des mœurs singulières produites par la stérilité du sol, et montrant à-la-fois une cause et un effet de la marche inégale de la civilisation.

Il visita tous les monuments antiques et du moyen âge existants dans les pays qu'il parcourait; il apprit aux habitants à respecter ces vénérables témoins des siècles passés, et donna sur les lieux mêmes des conseils utiles pour les conserver. M. Millin, en bornant son voyage à nos

provinces méridionales, n'a pu voir et nous indiquer qu'une partie des débris précieux que nous possédons : le reste ne tardera pas à être connu, par le zèle aussi louable que soutenu avec lequel le gouvernement fait faire, dans tous les départements, des recherches dont les résultats nous apprendront ce qu'a été la France dans tous les siècles depuis la conquête des Romains jusqu'à nos jours.

M. Millin, après son retour, prit à peine le temps de publier la relation de son voyage et partit pour l'Italie. Dans cette terre de prédilection pour les amateurs de l'antiquité et des arts, qu'on pouvait croire épuisée, il trouva le secret de faire une ample moisson de découvertes. Animé de cet espoir qui soutient le courage et de cette ardeur que rien ne supplée et qui sait triompher des obstacles, il visita toutes les contrées, toutes les collections publiques, tous les cabinets particuliers; aucun dépôt, aucun coin, pour ainsi dire, propre à recéler des antiquités ou des objets dignes de curiosité, n'échappa à ses investigations. Il ne négligea rien et ne s'épargna ni fatigues, ni dangers pour les bien voir; et ce n'est pas sans inquiétude qu'on le suit dans les régions les moins fréquentées et les moins hospitalières pour y explorer des ruines illustres, y reconnaître la succession des siècles par les traces presque effacées des peuples qui habitèrent le même sol; chercher dans un village presque désert le tableau

d'un maître célèbre, une inscription, un débris de monument, et exhumer, des archives négligées d'un couvent solitaire, des documents précieux dont l'histoire s'enrichira. Plus d'une fois encore il a découvert dans les lieux visités depuis longtemps par les voyageurs et par les antiquaires, une multitude d'objets jusqu'alors inaperçus ou négligés; dans Rome même, il en fit dessiner plus de quatre cents dont il croyait qu'avant lui aucun archéologue ne s'était occupé.

A Naples, des succès encore plus flatteurs et plus intéressants attendaient M. Millin; chaque jour des monuments de divers genres sortaient des ruines de Pompéi et d'Herculanum, mais n'en sortaient que pour retomber aussitôt à Portici dans une obscurité presque aussi profonde, où les antiquaires n'obtenaient pas toujours aisément la liberté de les examiner à loisir. M. Millin, plus heureux et favorisé par le gouvernement, était admis tous les jours dans les dépôts, où il restait autant de temps qu'il le voulait ainsi que les artistes dont il exerçait les crayons; il fit dessiner la plupart des monuments, réunit dans ses nombreux portefeuilles Pompéi, Herculanum et Portici: et tant de précieux débris, tirés des entrailles de la terre ou des laves du Vésuve, furent rendus à la lumière et reçurent, en quelque sorte, par son zèle aussi actif qu'éclairé, une nouvelle existence. Un rare bonheur secondait toutes ses entreprises : à peine était-il arrivé à Naples, que

les tombeaux de Canosa furent ouverts et livrèrent à la génération présente les antiques trésors qu'ils renfermaient depuis un grand nombre de siècles; et ces trésors, qui, sans M. Millin, auraient peut-être trouvé au fond de quelque cabinet une nouvelle sépulture, reproduits maintenant par le burin et par des descriptions exactes et savantes, sont pour toujours à l'abri de l'ignorance, de la destruction et de l'oubli.

M. Millin, après avoir fait, presque chaque jour, pendant environ deux ans, quelques nouvelles conquêtes sur le temps et sur la négligence des hommes, revint en France, rapportant les dessins de plus de sept cents monuments de différents âges, les copies figurées de plus de mille inscriptions encore inconnues, un nombre considérable d'ouvrages topographiques, et environ huit mille gravures qui enrichissent aujourd'hui la collection des estampes historiques et mythologiques du cabinet de la Bibliothèque du Roi.

Possesseur de toutes ces richesses dont il avait dépouillé l'Italie sans l'appauvrir, mais dont l'acquisition avait ruiné sa santé, au lieu de s'occuper de la rétablir à son retour, il parut ne songer qu'à en user le reste par de nouveaux efforts. Vaincu par les veilles et par le travail bien plus que par le temps, on le voyait dépérir sensiblement chaque jour; et l'activité de son esprit semblait redoubler à mesure que ses forces et ses facultés diminuaient : on eût dit que, présageant la fin

prochaine de sa vie, il espérait encore, en commençant plusieurs ouvrages à-la-fois, obtenir un sursis pour les terminer. En même temps qu'il faisait imprimer les quatre premiers volumes de son *Voyage d'Italie*, vaste répertoire qui peut servir de guide au voyageur le plus jaloux de tout voir et satisfaire le lecteur le plus curieux; il rédigeait la description des *Tombeaux de Canosa*, qui est un de ses meilleurs ouvrages; il expliquait, dans une savante et ingénieuse dissertation, la précieuse *Mosaïque du Vatican;* il entreprenait un nouveau recueil de *Pierres ,gravées* et une seconde collection de Monuments Inédits dont deux cents planches étaient déja gravées. Il méditait encore, entre autres travaux, un grand chapitre qu'il devait placer à la fin de sa relation de l'Italie, dans lequel il se proposait de comparer cette contrée et la France qu'il avait successivement étudiées et trouvées très-différentes, quoique très-voisines et parvenues l'une et l'autre à un haut degré de civilisation. Il avait été étonné plus d'une fois en considérant combien de règles générales en Italie ne sont en France que de rares exceptions; en voyant dans l'une presque tous les dons de l'esprit abandonnés aux caprices de l'imagination, dans l'autre l'imagination dirigée par la science et par la réflexion; la première toujours passionnée et ne rêvant que le beau, la seconde le recherchant avec ardeur, le saisissant avec transport, mais méditant et perfectionnant

l'utile; la France imposant les produits d'une industrie riche et savante au monde civilisé, l'Italie l'instruisant aussi, le polissant encore par les beaux-arts, et lui fournissant à-la-fois les maîtres et les modèles. Frappé de ces dissemblances sociales, M. Millin croyait en avoir trouvé la cause dans celles des lieux et des mœurs, et sur-tout dans cette perpétuelle alliance, particulière à l'Italie, du sublime de la religion avec le sublime des beaux-arts; car l'Italie, savante et chrétienne à-la-fois, a su, peut-être seule, habilement allier, par une sorte de fusion, le culte de Dieu au culte des arts et des muses, la religion de l'état aux honneurs et à la gloire de la patrie; puisant dans l'une et dans l'autre ses plus heureuses inspirations; honorant toutes les vertus civiles et religieuses, ses saints martyrs et ses citoyens illustres; plaçant la statue de Pline le jeune dans le temple d'un Dieu que Pline ignora; prêchant sans cesse par la multiplicité des monuments funéraires, la plus persuasive des morales, la morale des tombeaux; conservant, par respect pour l'autorité des temps, les rites et les pratiques de la primitive église: parce que, à la différence des contrées moins méridionales, la religion est restée pour l'Italie une grande affaire de ce monde (peut-être autant que de l'autre), animant toutes ses pensées et tous ses souvenirs, créant pour tous ses arts une poétique nouvelle, un merveilleux fortifié par les merveilles mêmes

qu'elle nous révèle, et leur offrant aussi avec une inépuisable fécondité les types de leurs plus belles créations; comme autrefois le génie religieux et poétique d'Homère prêta au ciseau de Phidias les seules formes dignes du maître de l'Olympe.

Mais en vain M. Millin s'entourait-il des nombreux et derniers fruits de ses travaux, comme d'un rempart contre la destinée qui le poursuivait; en vain opposait-il à la mort qui s'avançait, l'activité toujours renaissante de son esprit; le lit sur lequel il était étendu, était couvert des dessins des monuments qu'il avait si avidement recherchés; ses yeux prêts à se fermer les contemplaient encore; et peu d'heures avant d'expirer, il corrigeait une feuille qui tomba de ses mains au moment où il rendit le dernier soupir (le 14 août 1818) : heureux du moins d'exhaler sa vie au milieu des objets qui l'avaient honorée et embellie! On peut dire que sa fin l'a fait connaître tout entier, et que, suivant la pensée d'un ancien poëte, rien n'est plus propre que sa mort à faire apprécier sa vie.

Cette activité infatigable, qui fut le principal trait de son caractère, il la déploya constamment dans le cours et jusqu'au terme de sa laborieuse carrière: mais s'il lui dut le germe de ses talents, elle fut aussi la source de quelques imperfections. Peut-être trop empressé de répandre les nouvelles connaissances qu'il acquérait, n'a-t-il pas assez

mûri la composition de quelques-uns de ses nombreux ouvrages; peut-être aussi, à force de chercher à rendre la science aimable pour la faire accueillir dans le monde, s'est-il exposé quelquefois à la faire paraître un peu frivole; mais quand même il ne serait pas entièrement à l'abri de toute critique à cet égard, on ne doit pas moins lui savoir gré d'avoir réussi, par ce moyen, à obtenir des hommes, pour ce qui les instruit, une partie de l'intérêt et de l'estime qu'ils n'accordent trop souvent qu'à ce qui les amuse.